

Zeitschrift: Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle
Band: 31 (1963)
Heft: 12

Artikel: Le choix
Autor: Gérard, R.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-570872>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 29.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LE CHOIX

R. Gérard

Quand Alain s'éveilla, il vit d'abord la blancheur douteuse des draps rudes, il se sentit ensaché dans une chemise de grosse toile irritante. La lumière triste qui tombait des hautes fenêtres lui fit sentir combien il souffrait de la tête. Il en supporta le malaise dans une demi-conscience durant d'interminables heures. Enfin, il retrouva la raison, le souvenir, et comprit où il était, pourquoi il y était.

La veille encore, c'était un garçon sain, aimable, facilement joyeux et qui avait la fierté de son indépendance; il menait sans problèmes la vie qu'il s'était choisie. Sans problèmes ? Evidemment, il y avait celui de son amour pour Jean-Pierre. Jean-Pierre était trop jeune, un peu trop inconséquent pour pouvoir répondre à l'amour profond qu'Alain lui avait voué. Mais ces petites souffrances, cette incertitude même formaient un bonheur. Merveilleux problème d'être sûr d'aimer sans retour quoique sans être certain d'être aimé en retour ! Il y avait aussi le problème assez amusant d'être aimé par un autre sans l'aimer soi-même. Olivier était adorable, encore beau, sympathique et intelligent. Alain ne l'aimait pas puisqu'il aimait Jean-Pierre, mais il était flatté d'en être aimé et l'aimait beaucoup. Et puis quelques autres, des camarades, Jean par exemple qui faisait si bien l'amour sans y mêler de sentiments. Rudy toujours entouré de beaux garçon et peu jaloux... Quoique Jean-Pierre ait pris toute la place en son cœur, Alain était heureux d'avoir su conserver ces amitiés.

C'était hier, hier encore. Et puis il avait suffi de cette rue traversée sans précautions, de cette voiture qui avait mal pris un tournant, le cri perçant des freins, un choc, une brume... Et maintenant ce gris sombre d'un mur derrière la fenêtre, la lumière qui fait mal aux yeux, les draps lourds. Et autour de son lit d'autres lits d'où s'élèvent des gémissements, une odeur fade de désinfectant; des silhouettes blanches qui passent. Et cette atroce douleur dans la tête.

Il a repris conscience après plusieurs jours. Juste au moment où l'une des trois silhouettes en blouse blanche arrêtée au pied de son lit disait : « Il faut attendre, la fièvre baisse, mais la commotion cérébrale peut encore causer un transport. Il ne sera sauvé qu'après cette réaction. Le cas du 318 semble plus intéressant dans ce sens... »

Alain a refermé les yeux. Quand il les a rouverts, il a pu regarder autour de lui. Oh ! la promiscuité de ces gens qui le regardent, ces visages vulgaires, curieux, fiévreux. Ce sont ceux qui peuvent s'asseoir sur leur lit, échanger des plaisanteries grossières, établir la petite gazette de la salle d'hôpital. « Eh ! dis donc, le 72 a clamsé cette nuit. Tant mieux, il gémissait trop ! Tu as vu ? il y a un nouveau au 119, il a l'air mal en point. Moi, au début, ma côte cassée... » Sur d'autres lits, on ne voit qu'un profil de cadavre aux yeux clos, aux narines pincées.

Alain a bientôt saisi la routine de la vie hospitalière. Le matin, réveil à six heures. Vers onze heures le passage des blouses blanches, passage rapide, trop rapide, insaisissable... Le soir, extinction des lumières à huit heures. L'odeur fade des repas servis dans de l'aluminium, et le

triste jour gris reflété sur les murs sales. Il a appris aussi à connaître les infirmières qui s'occupent de la salle. Elles sont deux. L'une est vieille, dure, méchante. Son expression ne s'anime que lorsqu'elle arrache un pansement d'un geste sec, lorsqu'elle peut faire mal. L'autre est une belle fille grasse, trop maquillée, qui choisit ses favoris. Alain s'est aperçu avec horreur qu'il est de ceux-là. Elle approche de son visage une bouche mauve et molle qui l'écœure, elle passe la main sous son drap, glisse sur sa peau, touche son sexe. Il en a plus peur encore que de la vieille hargneuse.

Les jours passent. Des jours ou des minutes ? C'est hier encore qu'il avait son petit appartement si coquet, ses livres, la lampe sur la table basse près du divan, ses albums de photos, ce portrait de Jean-Pierre nu qu'il voulait faire encadrer. C'est hier que Jean-Pierre lui disait : « Embrasse-moi encore avant que je ne me rhabille. J'aime quand tu m'embrasses ! ». Qu'Olivier disait : « Mardi prochain nous pourrions aller au théâtre ? Si la pièce vous a plu, vous consentirez peut-être à venir chez moi . . . » Que Jean lui a écrit : « Que deviens-tu ? J'ai drôlement envie qu'on refasse quelque chose . . . » C'était hier ou dans une autre vie ?

L'après-midi, il y a des visites. Il a espéré la visite de Jean-Pierre ou, à la rigueur, celle d'Olivier . . . Mais la première visite qu'il a reçue fut celle de sa mère. C'était bien normal et il en aurait été heureux si, dans son sillage ne s'étaient avancées tante Marthe et tante Germaine. Les trois femmes en noir se sont assises autour de son lit et il a dû accepter une longue conversation mêlant les plaintes et les reproches : tout cela ne serait pas arrivé si . . . Il fallait voir dans cet accident le Doigt du Ciel . . .

Ne portaient-elles pas déjà son deuil ? Pourtant, sa mère est adorable. Autrefois, quand il vivait avec elle, elle acceptait son influence, il savait la rendre jeune, gaie, coquette. Maintenant, elle subit l'influence de ses deux sœurs qui sont moroses et agressives. Deux vieilles filles pleines de soupçons. Elle est si faible, si crédule, sa pauvre Maman ! Quand elles sont là, toujours ensemble, et elles viennent chaque jour s'asseoir autour de son lit tant que la visite dure, elles apportent même du tricot ou du raccommodage, Alain ferme les yeux. Il a envie de réclamer une présence amicale, la vue d'un beau corps, un sourire viril, il a envie surtout de voir Jean-Pierre. Qu'on le laisse à sa vie d'hier, à ses tristesses, à son bonheur . . . Mais Jean-Pierre ne viendra pas, il a trop peur de la souffrance, de la laideur. Olivier est venu une fois, les trois parques ne l'ont même pas laissé approcher du lit. Elles ont multiplié les allusions désagréables, ont étalé, leur droit, ont ricané à la vue des fleurs qu'apportait le pauvre Olivier décontenancé : « Des fleurs d'un homme à un autre homme ! Décidément ce cher petit avait d'étranges relations ! Heureusement que . . . » Alain, navré, a compris qu'Olivier ne reviendrait pas. Mais que pourrait-il faire ? Il est en prison à la merci de ses geôlières.

Dès qu'il a repris assez conscience, on lui a remis du courrier. Enfin ! Enfin, un lien avec le monde extérieur, avec la vie ! Il y avait d'abord une lettre de Jean : « Ça tombe mal ton accident. J'aurais voulu te dire adieu avant de partir. On me propose une situation au Maroc . . . » Oui, ça tombe mal, Alain aurait tant besoin de se raccrocher !

Le lendemain, enfin, enfin !! une lettre de Jean-Pierre ! Mais si courte et banale. Le pauvre petit n'a pas le don épistolaire. Pourtant, cent fois lue et relue, chaque mot étudié et tous les silences entre chaque mot ! Ensuite, un long silence, plusieurs jours à ne sentir que les draps rudes, la lumière triste, à ne voir que des visages de cauchemars, et les deux infirmières, la trop dure et la trop douce aux lèvres semblables à une fleur malsaine, les gestes méchants de l'une, les gestes insidieux de l'autre contre lesquels on ne peut se défendre. Et chaque après-midi les trois gardiennes noires de la vertu. Et la douleur lancinante dans la tête . . .

Et puis, un matin, la deuxième lettre de Jean-Pierre. Un matin où tout semblait encore plus sombre et plus désespéré. « C'est formidable ! Je pars en voiture pour Saint-Tropez. On va passer un mois là-bas. J'y vais avec un type très chic, il a une villa. Tu dois me comprendre, avec toi je n'aurais jamais pu . . . »

A quoi bon poursuivre cette lecture ? Ce jour-là, Alain a gardé les yeux obstinément clos tant que les trois femmes en deuil sont restées près de lui. Mais elles échangeaient des recettes de cuisine et ne s'en sont pas aperçues. Seule, sa mère a eu un bref sanglot en le quittant, de regret, peut-être. Les deux autres avaient la satisfaction suffisante du devoir accompli. Puis l'infirmière aux mains impudiques est venue le préparer pour la nuit. Elle a dit : « Alors, beau gosse ? C'est dommage que tu aies l'air de vouloir claquer, tu aurais été assez mon genre. »

Les lumières se sont éteintes, il n'est resté qu'une veilleuse bleue, quelques bruits de ronflements, de râles, de gémissements, une voix grave qui appelait inlassablement : « Maman ! ». Alain lui, a murmuré : Jean-Pierre . . . Puis il a chassé la pensée de Jean-Pierre et il a dit clairement : « Je veux mourir ».

*

Quand il s'est éveillé, tout était bleu et blanc autour de lui. Il s'est cru d'abord au ciel tant cet air léger, la gaieté de ces couleurs, lui semblaient irréels. Puis son regard a pu fixer des objets distincts : un vase de roses, un vase de glaïeuls, la blancheur des murs d'une chambre assez vaste et jolie où il était seul. Un téléphone sur une table. Et devant lui, au pied de son lit, de l'autre côté d'une immense baie vitrée, un merveilleux paysage de montagnes neigeuses, de sapins blancs, d'horizons bleus, et le bleu vif du ciel. Il n'avait plus mal à la tête, il était bien, détendu, mais si faible, si las. Ses membres lui semblaient étrangement lourds et lents.

Il voulut appeler et n'entendit pas sa voix. Pourtant, la porte s'ouvrit aussitôt et un infirmier s'avança rapidement jusqu'à son lit. C'était un beau garçon au regard clair, au sourire joyeux. Il avait l'air gentiment naïf d'un paysan, avec de bonnes couleurs et des boucles blondes sur le front. Sa chemise largement ouverte et ses manches relevées laissaient voir une peau brune duvetée d'or pâle sur des muscles puissants.

« Oh ! c'est merveilleux ! Vous êtes éveillé, Monsieur. Je suis bien content. Je m'appelle Ange pour vous servir. Je suis gardien pour cet étage. Je vais prévenir tout de suite le docteur, il sera heureux de vous voir. Si vous avez besoin de quelque chose, vous avez une sonnette près de la main. Je viendrai aussitôt et vous aurez tout ce que vous pouvez

désirer. Je m'appelle Ange et je suis gardien . . . Je suis heureux de vous servir. Le docteur vient tout de suite . . . »

Alain se demanda s'il rêvait. Mais non, il pouvait toucher les objets autour de lui, la petite lampe voilée de bleue, la sonnette, une carafe. Il eut plaisir à sentir la finesse des draps, leur odeur de lavande. Peut-être avait-il perdu conscience assez longtemps pour qu'on ait pu le transporter dans une maison de santé sans qu'il s'en soit aperçu. Cela était plausible, il était peut-être convalescent. Mais ces montagnes ? Comment avait-on pu le faire voyager ?

La porte s'ouvrit de nouveau et un homme en blouse blanche vint s'asseoir au pied de son lit, sa forte main se posa sur la main d'Alain. Il était beau, grand et fort. Quelle différence entre ce visage souriant et attentif et les trois silhouettes anonymes de l'autre hôpital ! Ce regard doux et intelligent donnait chaud au cœur, semblait capable de guérir par sa seule puissance. Alain aurait voulu interroger mais le médecin posa un doigt sur ses lèvres : « Chut ! Ne dites rien. Vous n'êtes pas encore assez fort pour parler. Mais nous allons vous guérir. Vous avez confiance en moi, n'est-ce pas ? Je suis le Docteur Réconfort. On vous a mis dans mon service parce que je suis spécialiste de cas comme le vôtre. J'ai déjà étudié votre dossier. Oh ! c'est tout simple, je vous guérirai facilement, vous verrez. » Il passa sa main sur les cheveux d'Alain, une main qui sentait bon, une main douce et sensuelle dont la caresse semblait communiquer la vie. Alain ferma les yeux. Quand il les rouvrit, le crépuscule teintait de rose et d'or le sommet des montagnes. Plus tard, il vit un ciel immense, scintillant d'étoiles. Puis le jour reparut, éveillant la blancheur bleutée de la neige, glaciale comme les pastilles de menthe qu'il croquait avec Jean-Pierre à l'entr'acte des cinémas. Jean-Pierre ? Pourquoi Jean-Pierre n'était-il pas auprès de lui ? Il aurait voulu lui faire partager l'émerveillement de ce séjour. Qu'était Saint Tropez en comparaison ? Il s'agita et gémit son nom : « Jean-Pierre ! » Aussitôt, Ange fut près de lui : « Vous désirez quelque chose, Monsieur ? Ah ! oui, je sais . . . Mais cela je ne puis vous le donner. Il faudra demander au Docteur, il saura bien vous guérir de ce mal. A part cela vous aurez tout ce que vous désirez, c'est certain. »

Ange offrait l'éclat de son sourire, l'animale beauté de sa peau, de son cou nu. Il était désirable de goûter à la chair dorée et musclée de cet Ange sensuellement beau. Il avait tant souffert du manque d'un corps, d'un corps d'homme sain et chaud pour échapper à la hantise de la maladie, aux sueurs de la souffrance, aux glaces de la mort. Son regard se troubla. Alors, Ange détacha deux boutons de sa chemise et l'écarta sur son torse, dévoilant une poitrine athlétique, deux épaules rondes et lisses. Alain approcha la main, toucha cette peau aux muscles tressaillants.

« Soyez sage, Monsieur. Le Docteur va venir. S'il croit que je puis vous être utile, je ferai tout ce que vous désirez, avec plaisir. Je suis ici pour vous servir. Mais vous devez revoir d'abord le Docteur. Je reviendrai si vous le désirez vraiment. Soyez sage . . . »

Oh ! Ange complice, que veulent dire ces phrases ? Le Docteur Réconfort éclaircirait-il ce problème ? Dès qu'il entra, il s'assit de nouveau au pied du lit d'Alain et passa la main sur ses cheveux. « Comment va mon cher malade ? Je sais de quoi vous avez envie, mais est-ce bien

ce qu'il vous faut ? Vous avez besoin de tendresse peut-être plus encore que de sensualité. Entre le bref plaisir que donne un beau corps et le sentiment trop entier que vous avez éprouvé pour un être unique, il y a place pour d'autres formes d'amour, et je veux que vous les connaissiez avant de choisir. Venez plus près de moi, posez votre tête sur mon épaule . . . »

Ah ! l'odeur de cette joue lisse, de ces cheveux bruns à peine mêlés de fils blancs, le goût de cette force, et la chaleur de ce cou contre lequel Alain appuie sa bouche, la mélancolie de ce sourire, la bonté de ce regard . . .

« Docteur, c'est de cela que j'ai besoin, de vous ! . . . »

« Vous le croyez ? Mais je ne suis qu'une forme de ce que vous cherchez, comme Ange en est une autre. Il y a d'autres remèdes encore et vous devez les connaître avant de choisir. Je vous permettrai de recevoir quelques visites aujourd'hui. Quelques jeunes voisins viendront vous distraire. Nous reparlerons ensuite. »

Les heures passèrent, lentes, légères. Soudain, dans l'après-midi, Alain vit quelques garçons sur la terrasse devant sa fenêtre. Ils arrivaient de la neige en courant et en jouant. L'un d'eux s'approcha de la vitre : « Bonjour ! Peut-on entrer ? Le Docteur nous a permis de faire votre connaissance. »

Celui-là était un garçon de vingt ans éclatant de beauté et de joie. Son sourire radieux emplissait son regard de lumière. Son corps semblait solide et souple, moulé dans des vêtements, de couleurs gaies. « Que pensez-vous de ce camp de vacances ? C'est magnifique, n'est-ce pas ? Nous revenons de jouer dans la neige et nous sommes impatients de vous y emmener. Vous verrez comme c'est agréable. J'ai tant de choses à vous montrer si vous le voulez. Moi, je m'appelle la Joie. »

Le deuxième garçon s'approcha du lit d'Alain et lui serra la main. Il ressemblait un peu au Docteur Réconfort, il y avait autant de douceur dans ses yeux bruns, autant de gentillesse dans son expression, mais il était plus jeune, plus mince, moins impressionnant. Il remonta les couvertures sur la poitrine d'Alain : « Êtes-vous bien ainsi ? Vous ne devez pas avoir froid. Moi, je serai toujours là quand vous aurez besoin de moi. Vous n'aurez qu'à m'appeler. Même pas, je le sentirai. Je me nomme Affection. »

Le dernier garçon approcha à son tour. Était-il beau ? Cela n'importait pas. Sa bouche était humide et entr'ouverte. Il était mince aussi, peut-être maigre. Un pulle-over moulait son torse, noir, déchiré sous un bras, laissant voir un coin de sa peau, la pointe drue d'un sein. Un blue-jeans collait à ses hanches, tendu sur les fesses; une main dans sa poche semblait jouer avec son sexe et en soulignait la forme dure. Quand il parla, son regard brilla entre ses paupières mi-closes : « Moi, je m'appelle le Désir. Je te plais ? »

Affection se liva : « Nous devons le laisser. Le Docteur nous a recommandé de ne pas le fatiguer. Mais nous reviendrons. Dès que vous le voudrez, celui d'entre nous dont vous aurez envie reviendra. Sachez choisir ! A bientôt, si vous avez choisi . . . »

La lumière baissa. Alain se trouvait seul de nouveau. Les teintes de fruits et de fleurs du crépuscule gagnaient déjà le sommet des monta-

gues. Le ciel vert se décolorait. Mille images tourbillonnaient sous les paupières d'Alain, toutes les possibilités se présentaient à son esprit. Ah ! choisir, choisir ! Que lui avait-on demandé en échange de sa guérison ? De préférer l'une ou l'autre forme de l'amour. Mais qui choisir ? La beauté physique d'Ange, la chaude tendresse, ou bien la Joie, l'Affection, le Désir ? . . . Comment choisir ? N'avait-il pas connu tout cela dans un seul être ? Toutes les possibilités lui semblaient vides et insuffisantes en comparaison de son amour.

La silhouette blanche du médecin était près de lui dans l'obscurité. Était-il déjà l'heure ? Alors, il cria : « Je ne veux pas choisir ! Je ne veux aucune des formes dispersées de mon amour. Je veux Jean-Pierre, je ne veux que lui. Il est tout, il m'a donné tout ce que vous m'offrez, et aussi la souffrance et le doute, le désespoir et l'espoir. Je veux le retrouver, le regagner, le mériter. Je veux vivre, je veux vivre ! . . . »

*

Il murmura encore indistinctement : « Je veux vivre ! ». La lumière grise tombait par la haute fenêtre donnant sur un mur sombre. Au pied de son lit, trois silhouettes vagues lui apparurent. Il reprit conscience juste au moment où l'une d'elles disait : « La crise est passée. Nous avons évité de justesse la congestion cérébrale, mais le choc a été salutaire. Dans quelques jours il sera convalescent. Mademoiselle, veillez à libérer ce lit dès que possible, nous en avons grand besoin. Venez donc voir le 78, un cas très intéressant . . . »

Alain murmura : « Docteur Réconfort, est-ce vous ? » Il ouvrit les yeux et aperçut la face ronde d'une femme aux lèvres molles et mauves. « Et alors ? Ça va mieux beau gosse ? Tu nous en a donné du mal ! Mais tu vas t'en tirer. Si tu veux, quand tu sortiras je te laisserai mon adresse. Tu as quelque chose qui me plaît. Tu sais quoi ? »

La vieille infirmière revêcha la bousecula et prit sa place auprès du lit : « Allez donc voir le 114, il réclame » — « Oh ! zut ! ce vieux machin. Il peut crever. »

Autour du lit d'Alain des réflexions vulgaires se croisaient, mêlées à des plaintes, à des cris, à des râles. Il entendit des bruits de ferrailles annonciateurs du dîner. Alors, il accrocha la main de la vieille infirmière qui le soulevait pour secouer rudement son oreiller : « Dites-moi, oh ! je vous en prie, dites-moi, y avait-il des visites pour moi aujourd'hui ? »

« Croyez-vous que j'ai le temps de m'occuper de ça ? Des visites ? Oui, il y avait trois dames en noir. On ne les a pas laissées vous voir, elles reviendront demain. »

« Et du courrier ? Dites-moi, y avait-il du courrier ? »

« Vous m'embêtez ! J'ai autre chose à faire. Pourtant, si. Attendez donc. C'est moi qui le distribuais ce matin. J'ai remarqué qu'il y avait une carte pour vous, une carte de Saint Tropez. Même que je l'ai vaguement regardée en la remportant à cause de la photo. Il était question de déception et ça se terminait par : attends-moi, je reviens . . . Mai je n'ai pas remarqué la signature. »

Alain se laissa retomber sur son oreiller et ferma les yeux. Jean-Pierre, Jean-Pierre . . . Il vivait. Il avait choisi, il avait gagné !